

OEUVRES ILLUSTRÉES

# D'EUGÈNE SUE

200 DESSINS

PAR MM. GAVARNI, J.-A. BEAUCÉ, ETC., ETC.

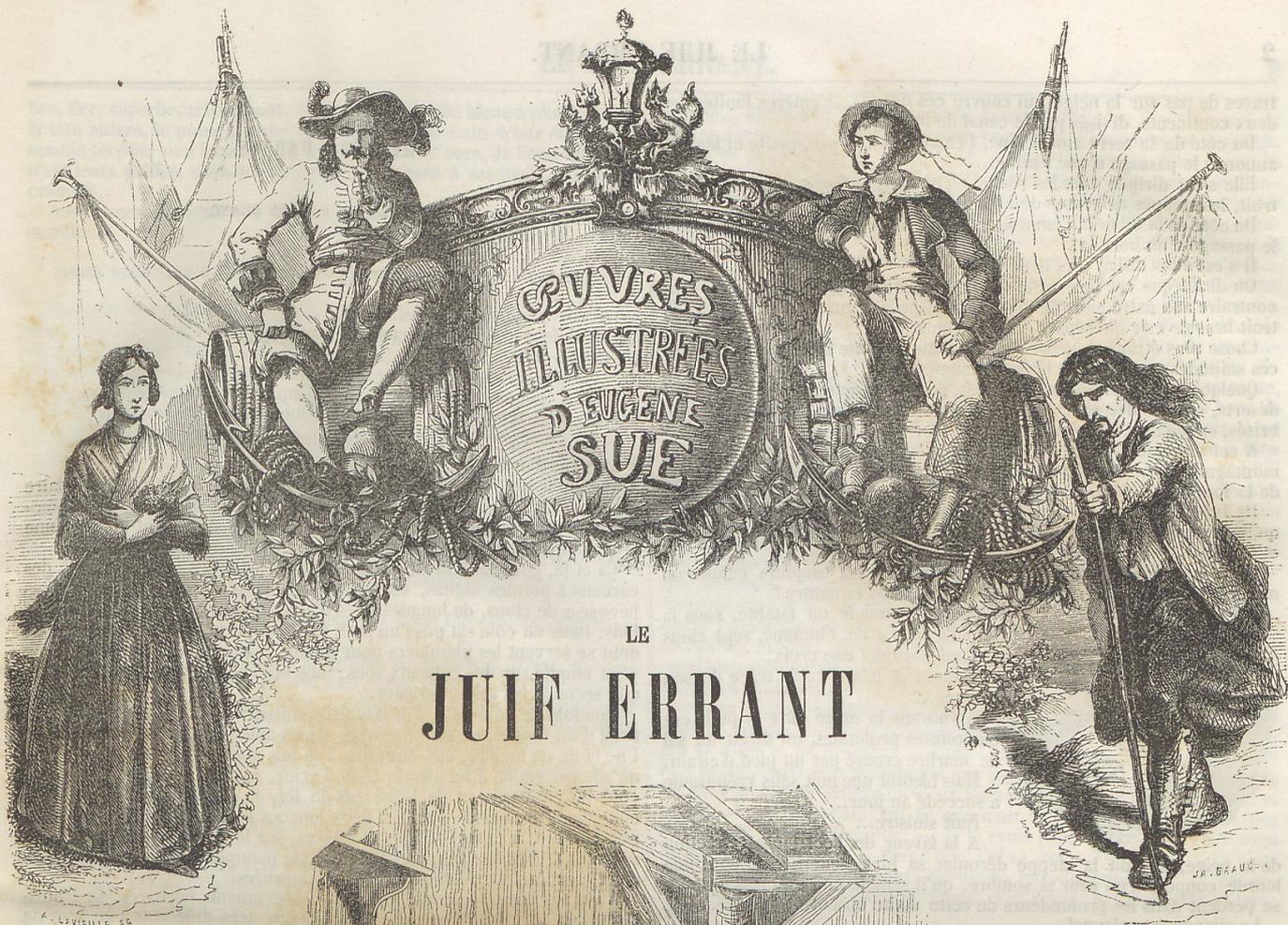
GRAVÉS PAR A. LAVIEILLE.



PARIS

5, RUE DU PONT-DE-LODI.

1850



LE  
**JUIF ERRANT**

Dessins par Gavarni, etc.

Gravures par Best et Leloir.

**PROLOGUE.**

Les deux Mondes.

L'océan Polaire entoure d'une ceinture de glace éternelle les bords déserts de la Sibérie et de l'Amérique du Nord!... ces dernières limites des deux mondes, que sépare l'étroit canal de Behring.

Le mois de septembre touche à sa fin.

L'équinoxe a ramené les ténèbres et les tourmentes boréales; la nuit va bientôt remplir un de ces jours polaires si courts, si lugubres...

Le ciel, d'un bleu sombre violacé, est faiblement éclairé par un soleil sans chaleur, dont le disque blafard, à peine élevé au-dessus de l'horizon, pâlit devant l'éblouissant éclat de la neige, qui couvre à perte de vue l'immensité des steppes. Au nord, ce désert est borné par une côte hérissée de roches noires, gigantesques : au pied de leur entassement



La chambre de l'auberge du Faucon-Blanc. — PAGE 4.

titanique, est enchaîné cet océan pétrifié, qui a pour vagues immobiles de grandes chaînes de montagnes de glace, dont les cimes bleuâtres disparaissent au loin dans une brume neigeuse... A l'est, entre les deux pointes du cap Oulikine, confin oriental de la Sibérie, on aperçoit une ligne d'un vert obscur, où la mer charrie lentement d'énormes glaçons blancs...

C'est le détroit de Behring.

Enfin, au delà du détroit, et le dominant, se dressent les masses granitiques du cap de Galles, pointe extrême de l'Amérique du Nord.

Ces latitudes désolées n'appartiennent plus au monde habitable; par leur froid terrible, les pierres éclatent, les arbres se fendent, le sol se crevasse en lançant des gerbes de paillettes glacées.

Nul être humain ne semble pouvoir affronter la solitude de ces régions de frimas et de tempête, de famine et de mort... Pourtant... chose étrange! on voit des

Il serait difficile de rendre ce tableau si bruyant, si animé, si fou, complété par une troisième voiture, remplie comme la première d'une pyramide de masques grotesques et extravagants.



Françoise Baudoin.

Parmi cette foule réjouie, une seule personne contemplait cette scène avec une tristesse profonde : c'était la Mayeux, toujours maintenue au premier rang des spectateurs, malgré ses efforts pour sortir de la foule. Séparée de sa sœur depuis bien longtemps, elle la revoyait pour la première fois dans toute la pompe de son singulier triomphe, au milieu des cris de joie, des bravos de ses compagnons de plaisir. Pourtant les yeux de la jeune ouvrière se voilèrent de larmes : quoique la reine Bacchanal parût partager l'étourdissante gaieté de ceux qui l'entouraient, quoique sa figure fût radieuse, quoiqu'elle parût jouir de tout l'éclat d'un luxe passager, elle la plaignait sincèrement... elle... pauvre malheureuse, presque vêtue de haillons, qui venait au point du jour chercher du travail pour la journée et pour la nuit... La Mayeux avait oublié la foule pour contempler sa sœur, qu'elle aimait tendrement, d'autant plus tendrement qu'elle la croyait à plaindre... Les yeux fixés sur cette joyeuse et belle fille, sa pâle et douce figure exprimait une pitié touchante, un intérêt profond et douloureux...

Tout à coup, le brillant et gai coup d'œil que la reine Bacchanal promenait sur la foule rencontra le triste et humide regard de la Mayeux... « Ma sœur ! — s'écria Céphyse. (Nous l'avons dit, c'était le nom de la reine Bacchanal.) — Ma sœur... » Et, leste comme une danseuse, d'un saut, la reine Bacchanal abandonna son trône ambulant, heureu-

sement alors immobile, et se trouva devant la Mayeux, qu'elle embrassa avec effusion.

Tout ceci s'était passé si rapidement, que les compagnons de la reine Bacchanal, encore stupéfaits de la hardiesse de son saut périlleux, ne savaient à quoi l'attribuer; les masques qui entouraient la Mayeux s'écartèrent frappés de surprise, et la Mayeux, toute au bonheur d'embrasser sa sœur, à qui elle rendait ses caresses, ne songea pas au singulier contraste qui devait bientôt exciter l'étonnement et l'hilarité de la foule. Céphyse y songea la première, et, voulant épargner une humiliation à sa sœur, elle se retourna vers la voiture et dit : « Rose-Pompon, jette-moi mon manteau... et vous, Nini-Moulin, ouvrez vite la portière. » La reine Bacchanal reçut le manteau. Elle en enveloppa prestement la Mayeux, avant que celle-ci, stupéfaite, eût pu faire un mouvement; la prenant par la main, elle lui dit : « Viens, viens. — Moi ! — s'écria la Mayeux avec effroi, — tu n'y penses pas. — Il faut absolument que je te parle... Je demanderai un cabinet où nous serons seules. Dépêche-toi, bonne petite sœur; devant tout le monde ne résiste pas... viens. »



L'abbé Dubois.

La crainte de se donner en spectacle décida la Mayeux, qui d'ailleurs, tout étourdie de l'aventure, tremblante, effrayée, suivit presque machinalement sa sœur, qui l'entraîna dans la voiture, dont la portière venait

pensées mauvaises, ou projeter de commettre des fautes; or, si vous aimez vos camarades, il faut m'avertir de leurs fâcheuses tendances, afin que mes remontrances paternelles leur épargnent la punition en prévenant les fautes;... il vaut mieux prévenir le mal que de le punir.»—Tels sont, en effet, mon cher fils, — dit le père d'Aigrigny, la règle de nos maisons et le langage que l'on tient à tous les élèves qui s'y présentent. — Je le sais, mon père... — répondit Gabriel avec amertume; — aussi trois jours après, pauvre enfant soumis et crédule, j'étais naïvement mes camarades, écoutant, retenant leurs entretiens, et allant les rapporter au supérieur, qui me félicitait de mon zèle... Ce que l'on me faisait faire était indigne... et pourtant, Dieu le sait, je croyais accomplir un devoir charitable; j'étais heureux d'obéir aux ordres d'un supérieur que je respectais, et dont j'écoutais, dans ma foi enfantine, les paroles comme j'aurais écouté celles de Dieu... Plus tard... un jour que je m'étais rendu coupable d'une infraction à la règle de la maison, le supérieur me dit : « Mon enfant, vous avez mérité une punition sévère; mais elle vous sera remise si vous parvenez à surprendre un de vos camarades dans la même faute que vous avez commise (1)... » Et de-peur que malgré ma

foi et mon obéissance aveugles cet encouragement à la délation basée sur l'intérêt personnel ne me parût odieux, le supérieur ajouta : « Je vous parle, mon enfant, dans l'intérêt du salut de votre camarade; car s'il échappait à la punition, il s'habituait au mal par l'impunité; or, en le surprénant en faute et en attirant sur lui un châtiment salutaire, vous aurez donc le double avantage d'aider à son salut, et de vous soustraire, vous, à une punition méritée, mais dont votre zèle envers le prochain vous gagnera la rémission. »

— Sans doute, — reprit le père d'Aigrigny de plus en plus effrayé du langage de Gabriel, — et en vérité, mon cher fils, tout ceci est conforme à la règle suivie dans nos collèges et aux habitudes des personnes de notre compagnie : — « QUI SE DÉNONCENT MUTUELLEMENT SANS PRÉJUDICE DE L'AMOUR ET DE LA CHARITÉ RÉCIPROQUES, ET POUR LEUR PLUS GRAND AVANCEMENT SPIRITUEL, SURTOUT QUAND LE SUPÉRIEUR L'A ORDONNÉ OU DEMANDÉ POUR LA PLUS GRANDE GLOIRE DE DIEU (2). » — Je le sais... — s'écria Gabriel; — je le sais; c'est au nom de ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré parmi les hommes, qu'ainsi l'on m'encourageait au mal. — Mon cher fils, — dit le père d'Aigrigny en tâchant de cacher sous une

apparence de dignité blessée sa terreur toujours croissante, — de vous à moi... ces paroles sont au moins étranges. »

A ce moment, Rodin, quittant la cheminée où il s'était accoudé, commença de se promener de long en large dans la chambre d'un air méditatif, sans discontinuer de ronger ses ongles.

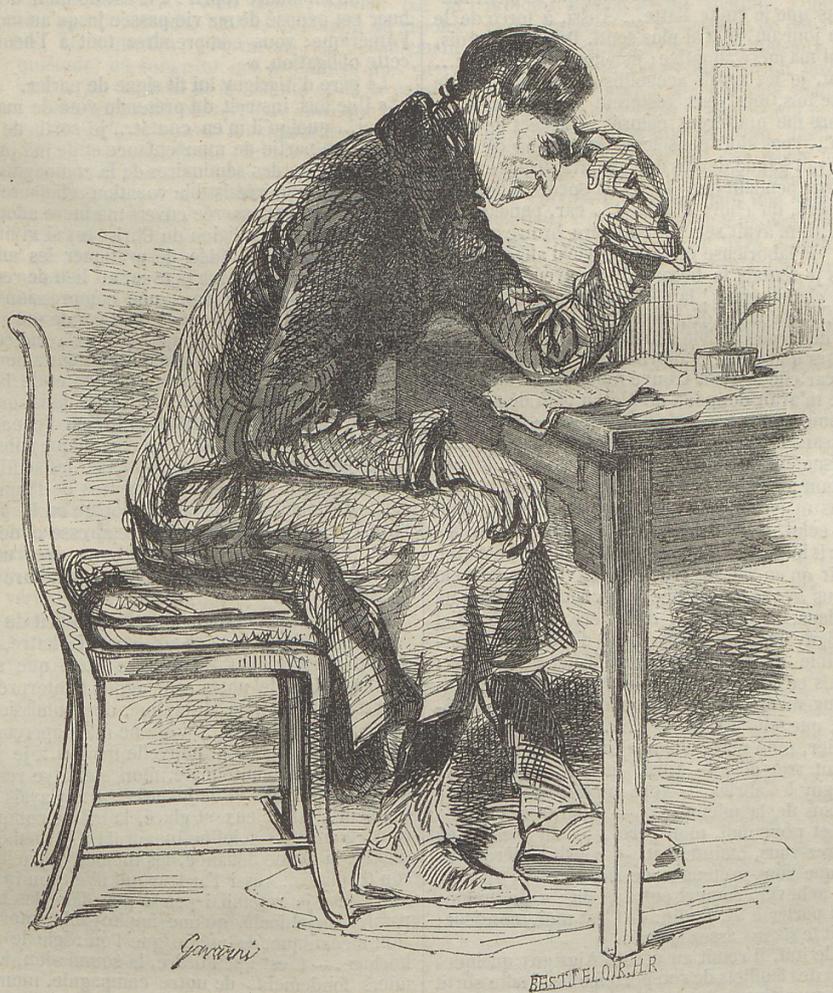
« Il m'est cruel, — ajouta le père d'Aigrigny, — d'être obligé de vous rappeler, mon cher fils, que vous nous devez l'éducation que vous avez reçue. — Tels étaient ses fruits, mon père, — reprit Gabriel. — Jusqu'alors... j'avais épié les autres enfants avec une sorte de désintéres-

sement... mais les ordres du supérieur m'avaient fait faire un pas de plus dans cette voie indigne... J'étais devenu délateur pour échapper à une punition méritée. Et telles étaient ma foi, mon humilité, ma confiance, que je m'accoutumai à remplir avec innocence et candeur un rôle doublement odieux; une fois, cependant, je l'avoue, tourmenté par de vagues scrupules, derniers élans des aspirations généreuses qu'on étouffait en moi, je me demandai si le but charitable et religieux que l'on attribuait à ces délations, à cet espionnage continu, suffisait pour m'absoudre; je fis part de mes craintes au supérieur; il me répondit que je n'avais pas à discerner, mais à obéir, et qu'à lui seul appartenait la responsabilité de mes actes. — Continuez, mon cher fils, — dit le père d'Aigrigny cédant malgré lui à un profond accablement; — hélas! j'avais raison de vouloir m'opposer à votre voyage en Amérique. — Et la Providence a voulu que ce fût dans ce pays neuf, fécond et libre, qu'éclairé par un hasard singulier sur le présent et sur le passé, mes yeux se soient enfin ouverts. — s'écria Gabriel. — Oui, c'est en Amérique que, sortant de la sombre maison où j'avais passé tant d'années de ma jeunesse, et me trouvant pour la première fois face à face avec la majesté

divine, au milieu des immenses solitudes que je parcourais... c'est là, qu'accablé devant tant de magnificence et tant de grandeur, j'ai fait serment... — mais Gabriel s'interrompant, reprit : — Tout à l'heure, mon père, je m'expliquerai sur ce serment; mais, croyez-moi, — ajouta le missionnaire avec un accent profondément douloureux, — ce fut un jour bien fatal, bien funeste, que celui où j'ai dû redouter et accuser ce que j'avais bény et révérend pendant si longtemps... Oh! je vous l'assure, mon père. — ajouta Gabriel les yeux humides, — ce n'est pas sur moi seul qu'alors j'ai pleuré. — Je connais la bonté de votre cœur, mon cher fils, — reprit le père d'Aigrigny renaisant à une lueur d'espoir en voyant l'émotion de Gabriel, — je crains que vous n'avez été égaré; mais confiez-vous à nous comme à vos pères spirituels, et, je l'espère, nous raffermirons votre foi malheureusement ébranlée, nous dissiperons les ténèbres qui sont venues obscurcir votre vue... car, hélas! mon cher fils, dans votre illusion, vous aurez pris quelques lueurs trompeuses pour le pur éclat du jour... Continuez... »

Pendant que le père d'Aigrigny parlait ainsi, Rodin s'arrêta, prit un portefeuille dans sa poche, et écrivit quelques notes.

Gabriel était de plus en plus pâle et ému; il lui fallait un grand courage pour parler ainsi qu'il parlait, car depuis son voyage en Amérique il avait appris à connaître le redoutable pouvoir de la compagnie; mais cette révélation du passé, envisagée au point de vue d'un présent plus éclairé, étant pour le jeune prêtre l'excuse ou plutôt la cause de la détermination qu'il venait signifier à son supérieur, il voulait loyalement exposer toute chose, malgré le danger qu'il affrontait sciemment. Il continua donc d'une voix altérée : « Vous le savez, mon père, la fin de mon enfance, cet heureux âge de franchise et de joie innocente, affectueuse, se passa dans une atmosphère de crainte, de compression et de soupçonneux espionnage. Comment, hélas! aurais-je pu me laisser aller au moindre mouvement de confiance et d'abandon, lorsqu'on me recommandait à chaque instant d'éviter les regards de celui qui me parlait, afin de mieux cacher l'impression qu'il pouvait me causer par ses



Rodin,

(1) Ces obligations d'espionnage et ces abominables incitations à la délation sont la base de l'éducation donnée par les révérends pères.

(2) Tout ceci est textuellement extrait des CONSTITUTIONS DES JÉSUITES, Examen général, p. 29.

peu de bien quand je le puis. — Ainsi vous espérez tirer Jacques de prison?... »

Rodin secoua la tête et reprit d'un air chagrin et contrarié : « Je l'espérais... certainement... je l'espérais... mais, à cette heure... que voulez-vous? tout est changé... — Et pourquoi donc? — demanda Rose-Pompon, surprise. — Cette mauvaise plaisanterie que vous me faites en m'appelant M. Rodin doit vous paraître très-amusante, ma chère fille; je le comprends : vous n'êtes en cela qu'un écho... Quelqu'un vous aura dit : « Allez dire à M. Charlemagne qu'il s'appelle M. Rodin... ça sera fort drôle... » — Bien sûr qu'il ne me fût pas venu à l'idée de vous appeler M. Rodin... on n'invente pas un nom comme celui-là soi-même, — répondit Rose-Pompon. — Eh bien! cette personne, avec ses mauvaises plaisanteries, a fait, sans le savoir, un grand tort au pauvre Jacques Rennepont. — Ah! mon Dieu! et cela parce que je vous ai appelé M. Rodin

au lieu de M. Charlemagne? — s'écria Rose-Pompon tout attristée, regrettant alors la plaisanterie qu'elle avait faite à l'instigation de Nini-Moulin. — Mais enfin, monsieur, — reprit-elle, — qu'est-ce que cette plaisanterie a de commun avec le service que vous voulez rendre à Jacques? — Il ne m'est pas permis de vous le dire, ma chère fille. En vérité... je suis désolé de tout ceci pour ce pauvre Jacques... croyez-le bien; mais permettez-moi de descendre. — Monsieur... écoutez-moi, je vous en prie, — dit Rose-Pompon. — si je vous disais le nom de la personne qui m'a engagée à vous appeler M. Rodin, vous intéresseriez-vous toujours à Jacques? — Je ne cherche à surprendre les secrets de personne... ma chère fille... vous avez été dans tout ceci le jouet ou l'écho de personnes peut-être fort dangereuses, et, ma foi! malgré l'intérêt que m'inspire Jacques Rennepont, je n'ai pas envie, vous entendez bien, de me faire des ennemis, moi, pauvre homme... Dieu m'en garde! »

Rose-Pompon ne comprenait rien aux craintes de Rodin, et il y comptait bien; car, après une seconde de réflexion, la jeune fille lui dit : « Tenez, monsieur, c'est trop fort pour moi, je n'y entends rien, mais ce que je sais, c'est que je serais désolée d'avoir fait tort à un brave garçon par une plaisanterie; je vais donc vous dire tout bonnement ce qui en est; ma franchise sera peut-être utile à quelque chose... — La franchise éclaire souvent les choses obscures, — dit sentencieusement Rodin. — Après tout, — dit Rose-Pompon, — tant pis pour Nini-Moulin. Pourquoi me fait-il dire des bêtises qui peuvent nuire à l'amant de cette pauvre Céphise? Voilà, monsieur, ce qui est arrivé : Nini-Moulin, un gros farceur, vous a vu tout à l'heure dans la rue; la portière lui a dit que vous vous appeliez M. Charlemagne. Il m'a dit, à moi : « Non, il s'appelle Rodin, il faut lui faire une farce : Rose-Pompon, allez à sa porte, frappez-y, appelez-le M. Rodin. Vous verrez la drôle de figure qu'il fera... » J'avais promis à Nini-Moulin de ne pas le nommer; mais, dès que ça pou rait risquer de nuire à Jacques... tant pis, je le nomme. »

Au nom de Nini-Moulin, Rodin n'avait pu retenir un mouvement de surprise. Ce pamphlétaire, qu'il avait fait charger de la rédaction de *L'Amour du Prochain*, n'était pas personnellement à craindre; mais Nini-Moulin, très-bavard et très-expansif après boire, pouvait être inquiet, gênant, surtout si Rodin, ainsi que cela était probable, devait revenir plusieurs fois dans cette maison pour exécuter ses projets sur Couche-tout-Nu, par l'intermédiaire de la reine Bacchanal. Le *socius* se promit donc d'aviser à cet inconvénient.

« Ainsi, ma chère fille, — dit-il à Rose-Pompon, — c'est un monsieur Desmoulin qui vous a engagée à me faire cette mauvaise plaisanterie? — Non pas Desmoulin... mais Dumoulin, — reprit Rose-Pompon. — Il écrit dans les journaux des sacristains, et il défend les dévots pour l'argent qu'on lui donne; car si Nini-Moulin est un saint... ses patrons sont saint *Soiffard* et saint *Chicard*, comme il dit lui-même. — Ce monsieur

me paraît fort gai. — Oh! très-bon enfant! — Mais attendez donc, attendez donc, — reprit Rodin en paraissant rappeler ses souvenirs; — n'est-ce pas un homme de trente-six à quarante ans, gros... la figure colorée? — Colorée comme un verre de vin rouge, — dit Rose-Pompon, — et par là-dessus le nez bourgeonné... comme une framboise... — C'est bien lui... M. Dumoulin... oh! alors vous me rassurez complètement, ma chère fille; la plaisanterie ne m'inquiète plus guère. Mais c'est un très-digne homme que M. Dumoulin, aimant peut-être un peu trop le plaisir. — Ainsi, monsieur, vous tâchez toujours d'être utile à Jacques? La bête de plaisanterie de Nini-Moulin ne vous en empêchera pas? — Non, je l'espère. — Ah çà! il ne faudra pas que je dise à Nini-Moulin que vous savez que c'est lui qui m'a dit de vous appeler monsieur Rodin, n'est-ce pas, monsieur? — Pourquoi non? En toutes choses, ma chère fille, il faut toujours dire franchement la vérité. — Mais, monsieur, Nini-Moulin m'a tant recommandé de ne pas vous le nommer... — Si vous me l'avez nommé, c'est par un très-bon motif; pourquoi ne pas le lui avouer? Du reste, ma chère fille, ceci vous regarde, et non pas moi... Faites comme

vous voudrez. — Et pourrai-je dire à Céphise vos bonnes intentions pour Jacques? — La franchise, ma chère fille, toujours la franchise. On ne risque jamais rien de dire ce qui est... — Pauvre Céphise, vatt-elle être heureuse!... — dit vivement Rose-Pompon, — et cela lui viendra bien à propos... — Seulement il ne faut pas qu'elle s'exagère trop ce bonheur... je ne promets pas positivement... de faire sortir ce digne garçon de prison... je dis que je tâcherai; mais ce que je promets positivement... car depuis l'emprisonnement de Jacques je crois votre amie dans une position bien gênée... — Hélas!... monsieur... — Ce que je promets, dis-je, c'est un petit secours... que votre amie recevra aujourd'hui, afin qu'elle ait le moyen de vivre honnêtement... et si elle est sage, eh bien!... si elle est sage, plus tard on verra... — Ah! monsieur, vous ne savez pas comme vous venez à temps... au secours de cette pau-



Transformation de Rodin. — PAGE 161.

Et, dans l'exaltation de sa joie, il pressait l'étoile d'argent contre sa moustache grise. Adrienne et la Mayeux se sentaient profondément

ce brave homme, mademoiselle?... Et je l'ai injurié... maltraité devant vous... Il a droit à une réparation... il l'aura. Oh ! il l'aura. »

Ce disant, Dagobert sortit précipitamment de la chambre, traversa deux pièces en courant, gagna l'escalier, le descendit rapidement et atteignit Rodin à la dernière marche.



Samuel. — PAGE 151.

touchées de l'émotion du soldat, qui s'écria en courant vers la porte par où venait de sortir Rodin :



Rodin et la mère Arsène. — PAGE 170.

« Après un service rendu au maréchal Simon, à ma femme ou à mon fils, on ne pouvait rien faire de plus pour moi... Et vous répondez de



La mère Sainte-Perpétue.

« Monsieur, — lui dit le soldat d'une voix émue, en le saisissant par le bras, — il faut remonter tout de suite. — Il serait pourtant bon de vous décider à quelque chose, mon cher monsieur, — dit Rodin en s'arrêtant avec bonhomie : — il y a un instant vous m'ordonniez de m'en aller, maintenant il s'agit de revenir. A quoi nous arrêtons-nous ? — Tout à l'heure, monsieur, j'avais tort, et quand j'ai un tort, je le répare. Je vous ai injurié, maltraité devant témoins, je vous ferai mes excuses devant témoins. — Mais, mon cher monsieur... je vous... rends grâce... je suis pressé... — Qu'est-ce que cela me fait que vous soyez pressé?... Je vous dis que vous allez remonter tout de suite... ou sinon... ou sinon, — reprit Dagobert en prenant la main du jésuite et en la serrant avec autant de cordialité que d'attendrissement, — ou sinon le bonheur que vous me causez en me rendant ma croix ne sera pas complet. — Qu'à cela ne tienne ; alors, mon bon ami, remontons... remontons... — Et non-seulement vous m'avez rendu ma croix... que j'ai... eh bien oui ! que j'ai pleurée, allez, sans le dire à personne, — s'écria Dagobert avec effusion ; — mais cette demoiselle m'a dit que, grâce à vous... ces pau-

neutre, — dit le petit homme à mine de furet, qui semblait être le légiste de la bande; — sans cela... il y aurait violation de domicile. — Violent!... Et qu'est-ce que ça nous fait, à nous, de violer? — cria l'horrible mégère surnommée Ciboule; — dehors ou dedans, il faut que je m'arrache avec les fouineuses de la fabrique. — Oui, oui, crièrent d'autres hideuses créatures aussi déguenillées que Ciboule, — il ne faut pas que tout soit pour les hommes. — Nous voulons faire aussi notre coup! — Les femmes de la fabrique disent que toutes les femmes des environs sont des ivrognesses et des coureuses, — cria le petit homme à mine de furet. — Bon, ça leur sera payé. — Il faut que les femmes s'en mêlent. — Ça nous regarde. — Puisqu'elles font les chanteuses dans leur maison commune, — s'écria Ciboule, nous leur apprendrons l'air de : *Au secours... on m'assassine!* »

Cette plaisanterie barbare fut accueillie par des cris, des huées, des trépignements forcenés, auxquels la voix de stentor du carrier mit un terme, en criant : « Silence! — Silence! silence! — répondit la foule, — écoutez le carrier. — Si les Dévorants sont assez capons pour ne pas oser sortir après une seconde volée de pierres, voilà là-bas une porte; nous l'enfoncerons, et nous irons les traquer dans leurs trous. — Il vaudrait mieux les attirer au dehors pour la bataille, et qu'il n'en restât aucun dans l'intérieur de la fabrique, — dit le petit homme à mine de furet, qui semblait avoir une arrière-pensée. — On se bat où on peut! — cria le carrier d'une voix tonnante; — pourvu qu'on se croche, tout va. On se peignerait sur le chaperon d'un toit ou sur la crête d'un mur; n'est-ce pas, mes Loups? — Oui! oui! — dit la foule électrisée par ces paroles sauvages; — s'ils ne sortent pas, entrons de force. — On le verra, leur palais! — Ces païens n'ont pas seulement une chapelle, — dit la voix de basse-taille; — M. le curé les a damnés. — Pourquoi donc qu'ils auraient un palais et nous des chenils! — Les ouvriers de M. lardy prétendent que des chenils, c'est encore trop bon pour des canailles comme vous, — cria le petit homme à mine de furet. — Oui!... oui! ils l'ont dit. — Alors, on brisera tout chez eux! — On démolira leur bazar. — On enverra la maison par les fenêtres. — Et, après avoir fait chanter les fouineuses qui font les bégueules, — s'écria Ciboule, — on les fera danser à coups de pierres sur la tête. — Allons, les Loups, attention; — cria le carrier d'une voix de stentor, — encore une décharge, et si les Dévorants ne sortent pas, à bas la porte. »

Cette motion fut accueillie avec des hurlements d'une ardeur farouche, et le carrier, dont la voix dominait le tumulte, cria de tous ses poumons herculéens : « Attention!... les Loups... pierre en main, et ensemble. Y êtes-vous? — Oui! oui! nous y sommes. — Joue!... feu! »

Et, pour la seconde fois, une nuée de pierres et de cailloux énormes alla s'abattre sur la façade de la maison commune qui donnait sur les champs; une partie de ces projectiles brisa les carreaux qui avaient été épargnés lors de la première volée; au bruit sonore et aigu des vitres

cassées, se joignirent des cris féroces, poussés à la fois, et comme un chœur formidable, par cette foule enivrée de ses propres excès : « Bataille, et mort aux Dévorants! »

Mais bientôt ces cris devinrent frénétiques, lorsqu'à travers les fenêtres défoncées, les assaillants aperçurent des femmes qui passaient et repassaient, courant, épouvantées, les unes emportant des enfants, d'autres levant les bras au ciel en criant au secours, d'autres enfin, plus hardies, s'avancant en dehors des fenêtres afin de tâcher de fermer les persiennes.

« Ah! voilà les fourmis qui déménagent! — s'écria Ciboule en se baissant pour ramasser une pierre, — faut les aider à coups de cailloux! »

Et la pierre, lancée par la main virile et assurée de la mégère, alla frapper une malheureuse femme qui, penchée sur la plinthe de la croisée, tentait d'attirer un volet à soi.

« Touché... j'ai mis dans le blanc, — cria la hideuse créature. — T'es bien nommée, Ciboule... tu touches à la boule, — dit une voix. — Vive Ciboule! — Sortez donc! hé, les Dévorants, si vous l'osez! — Eux qui ont dit cent fois que les gens des environs étaient trop lâches pour venir seulement regarder leur maison, — dit le petit homme à mine de furet. — Et à cette heure ils canent! — Il ne veulent pas sortir! — cria le carrier d'une voix de tonnerre, — allons les fumer!! — Oui, oui. — Allons enfoncer la porte. — Faudra bien que nous les trouvions. — Allons, allons. »

Et la foule, le carrier en tête, non loin duquel marchait Ciboule, brandissant un bâton, s'avancait en tumulte vers une grande porte assez peu éloignée. Le terrain sonore trembla sous le piétinement précipité du rassemblement, qui alors ne criait plus; ce bruit confus, mais pour ainsi dire souterrain, semblait peut-être plus sinistre encore que les cris forcenés. Les Loups arrivèrent bientôt en face de cette porte en chêne massif. Au moment où le carrier levait un formidable marteau de tailleur de pierres sur l'un des battants, ce battant s'ouvrit brusquement. Quelques-uns des assaillants les plus déterminés allaient se précipiter par cette entrée;

mais le carrier se recula en étendant les bras, comme pour modérer cette ardeur et imposer silence aux siens; ceux-ci se groupèrent et s'entassèrent autour de lui.

La porte, entr'ouverte, laissait apercevoir un gros d'ouvriers, malheureusement peu nombreux, mais dont la contenance annonçait la résolution; ils s'étaient armés à la hâte de fourches, de pinces de fer, de bâtons; Agricol, placé à leur tête, tenait à la main son lourd marteau de forgeron. Le jeune ouvrier était très-pâle; on voyait, au feu de ses prunelles, à sa physionomie provocante, à son assurance intrépide, que le sang de son père bouillait dans ses veines, et qu'il pouvait, dans une lutte pareille, devenir terrible. Pourtant il parvint à se contenir, et dit au carrier d'une voix ferme : « Que voulez-vous? — Bataille! — cria le carrier d'une voix tonnante. — Oui... oui... bataille! — répéta la foule. — Silence! mes Loups! » cria le carrier en se retournant et en étendant



Comment Dagobert accueille Rodin. — PAGE 179.

Pour le lieu de cette entrevue si solennelle au point de vue de son bonheur, mademoiselle de Cardoville, avec son tact naturel, avait choisi le grand salon de réception de l'hôtel de Cardoville, où se voyaient plusieurs portraits de famille. Les plus apparents étaient ceux de son père et de sa mère. Ce salon, fort vaste et d'une grande élévation, était, ainsi que ceux qui le précédaient, meublé avec le luxe imposant du siècle de Louis XIV : le plafond, peint par Lebrun, ayant pour sujet le triomphe d'Apollon, était l'ampleur de son dessin, la vigueur de son coloris, au milieu d'une large corniche magnifiquement sculptée et dorée, supportée dans ses angles par quatre pendentifs composés de grandes figures aussi dorées, représentant les quatre Saisons ; des panneaux recouverts de damas cramoisi, entourés d'encadrements, servaient de fond aux grands portraits de famille qui ornaient cette pièce.

Il est plus facile de concevoir que de peindre les mille émotions diverses dont était agitée mademoiselle de Cardoville à mesure qu'elle approchait le moment de son entretien avec Djalma. Leur réunion avait été jusqu'alors empêchée par tant de douloureux obstacles, Adrienne savait ses ennemis si vigilants, si actifs, si perfides, qu'elle doutait encore de son bonheur. A chaque instant, presque malgré elle, son regard interrogeait la pendule : quelques minutes encore, et l'heure du rendez-vous allait sonner. Enfin cette heure sonna. Chaque coup du timbre retentit longuement au fond du cœur d'Adrienne. Elle pensa que Djalma, sans doute par réserve, ne s'était pas permis de devancer l'instant fixé par elle ; loin de le blâmer de cette discrétion, elle lui en fut gré ; mais, de ce moment, au moindre bruit qu'elle entendait dans les salons voisins, suspendant sa respiration, elle prêtait l'oreille avec espérance. Pendant les premières minutes qui suivirent l'heure où elle attendait Djalma, mademoiselle de Cardoville ne conçut aucune crainte sérieuse, et calma son impatience un peu inquiète par ce calcul, très-puéril, très-niais, aux yeux des gens qui n'ont jamais connu la fiévreuse agitation d'une attente heureuse, en se disant que la pendule de la maison de la rue Blanche pouvait retarder de quelque peu sur la pendule de la rue d'Anjou. Mais à mesure que cette différence supposée, d'ailleurs fort concevable, se changea en un retard d'un quart d'heure, ... de vingt minutes... et plus, Adrienne ressentit une angoisse croissante : deux ou trois fois, la jeune fille, se levant le cœur palpitant, alla sur la pointe du pied écouter à la porte du salon... Elle n'entendit rien... La demie de trois heures sonna. Ne pouvant surmonter sa frayeur naissante, et se rattachant à un dernier espoir, elle revint auprès de la cheminée, puis sonna, après avoir, pour ainsi dire, composé son visage, afin qu'il ne trahit aucune émotion.

Au bout de quelques secondes, un valet de chambre à cheveux gris, vêtu de noir, ouvrit la porte, et attendit dans un respectueux silence les ordres de sa maîtresse : celle-ci lui dit d'une voix calme : « André,

priez Hébédé de vous donner un flacon que j'ai oublié sur la cheminée de ma chambre et apportez-le-moi. »

André s'inclina ; au moment où il allait sortir du salon pour exécuter l'ordre d'Adrienne, ordre qu'elle n'avait donné que pour pouvoir faire une autre question dont elle voulait dissimuler l'importance aux yeux de ses gens instruits de la prochaine venue du prince, mademoiselle de Cardoville ajouta d'un air indifférent en montrant la pendule :

« Cette pendule... va-t-elle bien ? »

André tira sa montre, y jeta les yeux et répondit : « Oui, mademoiselle ; je me suis réglé sur les Tuileries ; il est aussi trois heures et demie passées à ma montre. — C'est bien !... je vous remercie... » dit Adrienne avec bonté.

André s'inclina, et avant de sortir il dit à Adrienne : « J'oubliais de

prévenir mademoiselle que M. le maréchal Simon est venu il y a une heure ; comme la porte de mademoiselle était fermée excepté pour monsieur le prince, on a dit que mademoiselle ne recevait pas.

— C'est bien, » dit Adrienne.

André s'inclina de nouveau, quitta le salon, et tout retomba dans le silence.

Par cela même que jusqu'à la dernière minute de l'heure de son entrevue avec Djalma, l'espérance d'Adrienne n'avait pas été troublée par le plus léger doute, la déception dont elle commençait à souffrir était d'autant plus affreuse ; jetant alors un regard navré sur l'un des portraits placés au-dessus de elle et latéralement à la cheminée, elle murmura avec un accent plaintif et désolé : « O ma mère ! »

A peine mademoiselle de Cardoville avait-elle prononcé ces mots, que le roulement sourd d'une voiture qui entra dans la cour de l'hôtel ébranla légèrement les vitres. La jeune fille tressaillit, et ne put retenir un léger cri de joie ; son cœur bondit au-devant de Djalma : car, cette fois, elle sentait, pour ainsi dire, que c'était lui. Elle en était aussi certaine que si de ses yeux elle avait vu le prince. Elle se rassit en essayant une larme suspendue à ses longs cils. Sa

main tremblait comme la feuille. Le bruit assez retentissant de plusieurs portes dont on ouvrait successivement les battants, prouva bientôt à la jeune fille la certitude de ses prévisions.

Les deux vantaux dorés de la porte du salon roulèrent sur leurs gonds et le prince parut.

Pendant qu'un second valet de chambre refermait la porte, André, entrant quelques secondes après Djalma, pendant que celui-ci s'approchait d'Adrienne, alla déposer sur une table dorée à portée de la jeune fille un petit plateau de vermeil où se trouvait un flacon de cristal ; puis la porte se referma.

Le prince et mademoiselle de Cardoville restèrent seuls.



La promenade des jésuites. — PAGE 253.

la vue de ceux qui l'avaient trahi a-t-elle jamais inspiré au Christ des pensées de haine, de désespoir, de vengeance?... Non, non... il a trouvé dans son cœur des paroles remplies de mansuétude et de pardon;... il a souri dans ses larmes avec une indulgence ineffable, puis il a prié pour ses ennemis. Eh bien! au lieu de souffrir avec tant d'amertume de la trahison d'un ami,... plaignez-le, mon frère,... priez tendrement pour lui, car, de vous deux, le plus malheureux... n'est pas vous... Dites? dans votre généreuse amitié... quel trésor n'a pas perdu cet infidèle ami?... qui vous dit qu'il ne se repent pas, qu'il ne souffre pas? Hélas! il est vrai, si vous pensez toujours au mal que vous a fait cette trahison, votre cœur se brisera dans une désolation incurable :... pensez, au contraire, au charme du pardon, à la douceur de la prière : et votre cœur s'allégera, et votre âme sera heureuse, car elle sera selon Dieu. »



M. Hardy. — PAGE 283.

Ouvrir soudain à cette nature si généreuse, si délicate, si aimante, les voies adorables et infinies du pardon et de la prière, c'était répondre à ses instincts, c'était sauver ce malheureux; tandis que l'enchaîner à un sombre et stérile désespoir, c'était le tuer, ainsi que l'avaient espéré les révérends pères.

M. Hardy resta un moment comme ébloui à la vue du radieux horizon que pour la seconde fois la parole évangélique de Gabriel évoquait tout à coup à ses yeux.

Alors, le cœur palpitant d'émotions si contraires, il s'écria : « Oh! mon frère, de quelle sainte puissance sont donc vos paroles! Comment pouvez-vous changer ainsi presque subitement l'amertume en douceur? Il me semble déjà que le calme renaît dans mon âme en songeant, ainsi que vous le dites, au pardon, à la prière, à la prière remplie de mansuétude... et d'espérance. — Oh!... vous verrez, — reprit Gabriel avec entraînement, — quelles douces joies vous attendent! prier pour ce qu'on aime... prier pour ce qu'on a aimé; mettre Dieu, par nos prières, en communion avec ce que nous chérissons... Et cette femme dont l'amour vous était si précieux, pourquoi vous rendre ainsi son souvenir douloureux? pourquoi le fuir? Ah! mon frère, au

contraire, songez-y, mais pour l'épurer, pour le sanctifier par la prière;... faites succéder à un amour terrestre un amour divin, un amour chrétien, l'amour céleste d'un frère pour sa sœur en Jésus-Christ... Et puis, si cette femme a été coupable aux yeux de Dieu, quelle douceur de prier pour elle!... quelle joie ineffable de pouvoir chaque jour parler d'elle à Dieu, à Dieu qui, toujours élément et bon, touché de vos prières, lui pardonnera; car il lit au fond des cœurs, et il sait que souvent, hélas! bien des chutes sont fatales... Le Christ n'a-t-il pas intercédé auprès de lui, son père, pour la Madeleine pécheresse et pour la femme adultère? Pauvres créatures, il ne les a pas repoussées, il ne les a pas maudites, il les a plaintes, il a prié pour elles... « parce qu'elles avaient beaucoup aimé... » a dit le Sauveur des hommes. — Oh! je vous comprends enfin! — s'écria M. Hardy; — la prière, c'est encore aimer... la prière, c'est pardonner, au lieu de maudire, c'est espérer au lieu de désespérer; la prière, enfin, ce sont des larmes qui retombent sur le cœur comme une rosée bienfaisante, au lieu de ces pleurs qui le brûlent... Oui! je vous comprends, vous, car vous ne me dites pas : Souffrir... c'est prier... Non, non, je le sens, vous dites vrai en disant : Espérer, pardonner, c'est prier;... oui, et grâce à vous maintenant, je rentrerai dans la vie sans crainte... »

Puis, les yeux humides de larmes, M. Hardy tendit les bras à Gabriel, en s'écriant : « Ah! mon frère... pour la seconde fois vous me sauvez. »

Et ces deux bonnes et vaillantes créatures se jetèrent dans les bras l'une de l'autre.



La Madeleine. — PAGE 292.

Rodin et le père d'Aigrigny avaient, on le sait, assisté, invisibles, à cette scène; Rodin, écoutant avec une attention dévorante, n'avait pas perdu une parole de cet entretien. Au moment où Gabriel et M. Hardy se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, Rodin retira soudain son œil de reptile du trou par lequel il regardait. La physionomie du jésuite avait un expression de joie et de triomphe diabolique. Le père d'Aigrigny, que le dénoûment de cette scène avait, au contraire, abattu, consterné, ne comprenant rien à l'air glorieux de son compagnon, le contemplait avec un étonnement indicible.

« J'ai le joint! — lui dit brusquement Rodin de sa voix brève et tranchante. — Que voulez-vous dire? — reprit le père d'Aigrigny stupéfait. — Y a-t-il ici une voiture de voyage? » reprit Rodin sans répondre à la question du révérend père.

pauvre mère devenue folle de chagrin... Pour cela que faut-il faire?... quelques démarches... voilà tout. — Mais pourquoi cette fille-là plutôt qu'une autre, mon gros bibi? C'est donc parce qu'elle est comme une espèce de rareté? — Certainement, ma respectable amie;... sans cela, cette pauvre mère folle... que l'on veut ramener à la raison, ne serait pas, à sa vue, frappée comme il faut qu'elle le soit. — Ça, c'est juste.



Rodin convalescent.

— Allons, voyons, un petit effort, ma digne amie. — Farceur,... allez ! — dit la Sainte-Colombe avec un mol abandon : — il faut faire tout ce que vous voulez... — Ainsi, dit vivement Nini-Moulin, — vous promettez... — Je promets... et je fais mieux que ça... je vais tout de suite... aller où il faut; ça sera plus tôt fait. Ce soir,... je saurai de quoi il retourne, et si ça se peut ou non. »

Ce disant, la Sainte-Colombe se leva avec effort, déposa ses deux chats sur le canapé, repoussa son chien du bout du pied et sonna vigoureusement.

« Vous êtes admirable... — dit Nini-Moulin avec dignité. — Je n'oublierai de ma vie... — Faut pas vous gêner... mon gros, — dit la Sainte-Colombe en interrompant l'écrivain religieux, — c'est pas à cause de vous que je me décide... — Et à cause de qui? ou de quoi?... — de-

manda Nini-Moulin. — Ah ! c'est mon secret, » dit la Sainte-Colombe.

Puis, s'adressant à sa femme de chambre qui venait d'entrer, elle ajouta : « Ma biche, dis à Ratisbonne d'aller me chercher un fiacre, et donne-moi mon chapeau de velours coquelicot à plumes. »

Pendant que la suivante allait exécuter les ordres de sa maîtresse, Nini-Moulin s'approcha de la Sainte-Colombe, et lui dit à mi-voix d'un ton modeste et pénétré : « Vous remarquerez du moins, ma belle amie, que je ne vous ai pas dit ce soir un seul mot de mon amour;... me tiendrez-vous compte de ma discrétion? »

A ce moment la Sainte-Colombe venait d'enlever son turban; elle se retourna brusquement et planta cette coiffure sur le crâne chauve de Nini-Moulin, en riant d'un gros rire.

L'écrivain religieux parut ravi de cette preuve de confiance, et au moment où la suivante rentrait avec le châl et le chapeau de sa maîtresse, il baisa passionnément le turban, en regardant la Sainte-Colombe à la dérobée.



Cabocchini et Rodin. — PAGE 326.

Le lendemain de cette scène, Rodin, dont la physionomie paraissait triomphante, mettait lui-même une lettre à la poste.

Cette lettre portait pour adresse :

*A monsieur Agricol Baudoin,*

*Rue Brise-Miche, n. 2.*

**PARIS.**

*(Très-pressée.)*

#### CHAPITRE LIX.

Les amours de Faringhea

Djalma, on s'en souvient peut-être, lorsqu'il eut appris pour la première fois qu'il était aimé d'Adrienne, avait, dans l'enivrement de son bonheur, dit à Faringhea, dont il pénétrait la trahison :

tir vainqueur de ce combat, car il se sentait plein de force, de santé, tandis que d'affreux chagrins avaient miné le maréchal Simon, le jésuite parvint à se calmer, et, à la profonde stupeur du maréchal, il baissa la pointe de son épée en disant : « Je suis ministre du Seigneur, je ne dois pas verser de sang. Cette fois encore, pardonnez-moi mon emportement, Seigneur, et pardonnez aussi à celui de mes frères qui a excité mon courroux. »



BASTIENNE, D'OR, H. R.

Samuël.

Puis, mettant aussitôt la lame de l'épée sous son talon, il ramena vivement la garde à soi, de sorte que l'arme se brisa en deux morceaux. Il n'y avait plus ainsi de duel possible.

Le père d'Aigrigny se mettait lui-même dans l'impuissance de céder à une nouvelle violence, dont il ressentait l'imminence et le danger.

Le maréchal Simon resta un moment muet et immobile de surprise et d'indignation, car lui aussi voyait alors le duel impossible ; mais tout à coup, imitant le jésuite, le maréchal mit comme lui la lame de son épée sous son talon et la brisa à peu près à sa moitié, ainsi qu'avait été brisée l'épée du père d'Aigrigny ; puis, ramassant le tronçon pointu,

long de dix-huit pouces environ, il détacha sa cravate de soie noire, l'enroula autour de ce fragment du côté de la cassure, improvisa ainsi une poignée, et dit au père d'Aigrigny : « Va pour le poignard... »

Epouvanté de tant de sang-froid, de tant d'acharnement, le père d'Aigrigny s'écria : « Mais c'est donc l'enfer ! — Non... c'est un père dont on a tué les enfants ! » dit le maréchal d'une voix sourde, en assurant son poignard dans sa main ; et une larme fugitive mouilla ses yeux, qui redevinrent aussitôt ardents et farouches.

Le jésuite surprit cette larme. Il y avait dans ce mélange de haine vindicative et de douleur paternelle quelque chose de si terrible, de si sacré, de si menaçant, que, pour la première fois de sa vie, le père d'Aigrigny éprouva un sentiment de peur, de peur lâche, ignoble, de peur pour sa peau... Tant qu'il s'était agi d'un combat à l'épée, dans lequel la ruse, l'adresse et l'expérience sont de si puissants auxiliaires du courage, il n'avait eu qu'à réprimer les élans de sa fureur et de sa haine ; mais devant ce combat corps à corps, face à face, cœur contre cœur, un moment il trembla, pâlit, et s'écria : « Une boucherie à coups de couteau... jamais ! »

L'accent, la physionomie du jésuite, trahissaient tellement son effroi, que le maréchal en fut frappé et s'écria avec angoisse, car il redoutait de voir sa vengeance lui échapper : « Mais il est donc vraiment lâche ? Ce misérable n'avait donc que le courage de l'escrime ou de l'orgueil ? Ce misérable renégat, traître à son pays... que j'ai souffleté, crossé... car je vous ai souffleté, marquis de vieille roche ! je vous ai crossé, marquis de vieille souche !... vous, la honte de votre maison, ... la honte de tous les braves gentilshommes anciens ou nouveaux !... Ah ! ce n'est pas par hypocrisie ou par calcul... comme je le croyais... que vous refusez de vous battre... c'est par peur... Ah ! il vous faut le bruit de la guerre ou les regards des témoins d'un duel pour vous donner du cœur... — Monsieur, prenez garde ! — dit le père d'Aigrigny les dents serrées et en balbutiant : car, à ces paroles écrasantes, la rage et la haine lui firent oublier sa peur. — Mais il faut donc que je te crache à la face, pour y faire monter le peu de sang qui te reste dans les veines ! — s'écria le maréchal exaspéré. — Oh ! c'est trop ! c'est trop ! » dit le jésuite.

Et il se précipita sur le morceau de lame acérée qui était à ses pieds en répétant : « C'est trop ! — Ce n'est pas assez, — dit le maréchal d'une voix haletante, — tiens, Judas ! »

Et lui cracha à la face.

« Et si tu ne te bats pas maintenant, — ajouta le maréchal, — je t'assomme à coups de chaise, infâme tueur d'enfants ! »

Le père d'Aigrigny, en recevant le dernier outrage qu'un homme déjà outragé puisse recevoir, perdit la tête, oublia ses intérêts, ses résolutions, sa peur, oublia jusqu'à Rodin ; une ardeur de vengeance effrénée, voilà tout ce qu'il ressentit ; puis, une fois son courage revenu, au lieu de redouter cette lutte, il s'en félicita en comparant sa vigoureuse carrière à la maigreur du maréchal presque épuisé par le chagrin ; car, dans un pareil combat, combat brutal, sauvage, corps à corps, la force physique est d'un avantage immense. En un instant, le père d'Aigrigny eut enroulé son mouchoir autour de la lame d'épée qu'il avait ramassée, et il se précipita sur le maréchal Simon, qui reçut intrépidement le choc.

Pendant le peu de temps que dura cette lutte inégale, car le maréchal était depuis quelques jours en proie à une fièvre dévorante qui avait miné ses forces, les deux combattants, muets, acharnés, ne dirent pas un mot, ne poussèrent pas un cri. Si quelqu'un eût assisté à cette scène horrible, il lui eût été impossible de dire où et comment se portaient les coups : il aurait vu deux têtes effrayantes, livides, convulsives, s'abaisser, se redresser, ou se renverser en arrière, selon les incidents du combat, des bras se roidir comme des barres de fer ou se tordre comme des serpents, et puis, à travers les brusques ondulations de la redingote bleue du maréchal et de la soutane noire du jésuite, parfois luire et reluire comme un vif éclair d'acier... il eût enfin entendu un piétinement sourd, saccadé, ou de temps à autre quelque aspiration bruyante.

Au bout de deux minutes au plus, les deux adversaires tombèrent et roulèrent l'un sur l'autre.

L'un d'eux, c'était le père d'Aigrigny, faisant un violent effort, parvint à se dégager des bras qui l'étreignaient et à se mettre à genoux. Ses bras retombèrent alourdis ; puis la voix expirante du maréchal murmura ces mots : « Mes enfants !... Dagobert !... — Je l'ai tué... — dit le père d'Aigrigny d'une voix affaiblie ; — mais... je le sens... je suis blessé à mort... »

Et, s'appuyant d'une main sur le sol, le jésuite porta son autre main à sa poitrine. Sa soutane était labourée de coups ; mais les lames, dites de carrelot, qui avaient servi au combat, étant triangulaires et très-acérées, le sang, au lieu de s'épancher au dehors, se résorbait au dedans.

« Oh ! je meurs... j'étouffe... » dit le père d'Aigrigny, dont les traits décomposés annonçaient déjà les approches de la mort.

A ce moment, la clef de la serrure tourna deux fois avec un bruit sec ; Rodin parut sur le seuil de la porte, et avança la tête en disant d'une voix humble et d'un air discret : « Peut-on entrer ? »

A cette épouvantable ironie, le père d'Aigrigny fit un mouvement pour se précipiter sur Rodin ; mais il retomba sur une de ses mains en poussant un sourd gémissement : le sang l'étouffait.

à l'endroit de la liberté sous caution, caution portée à un chiffre tel (500 fr.) qu'il lui est impossible de l'atteindre; liberté dont pourtant il a plus besoin que personne, puisque souvent sa famille vit de son industrie, qu'il ne peut exercer en prison. Nous avons donc proposé le chiffre de SOIXANTE A QUATRE-VINGTS FRANCS, comme représentant à peu près la moyenne d'un mois de travail.

— Nous avons enfin, en tâchant de rendre pratique l'organisation d'une maison commune d'ouvriers, démontré, nous l'espérons, quels avantages immenses, même avec le taux actuel des salaires, si insuffisant qu'il soit, les classes ouvrières trouveraient dans le principe de l'association et de la vie commune, si on leur facilitait les moyens de les pratiquer.

Et afin que ceci ne fût pas traité d'utopie, nous avons établi par des chiffres que des spéculateurs pourraient à la fois faire une action humaine et généreuse, profitable à tous, et retirer cinq pour cent de leur argent, en concourant à la fondation de maisons communes.

Humaine et généreuse spéculation que nous avons aussi recommandée à l'attention du conseil municipal, toujours si rempli de sollicitude pour la population parisienne. La ville de Paris est riche: ne pourrait-elle pas placer fructueusement quelques capitaux en établissant, dans chaque quartier de la capitale, une maison commune modèle? D'abord l'espoir d'y être admis, moyennant un prix modique, exciterait une louable émulation parmi les classes ouvrières; ensuite elles puiseraient dans ces exemples les premiers et féconds rudiments de l'association.

Maintenant, un dernier mot pour remercier du plus profond de notre cœur les amis connus et inconnus dont la bienveillance, les encouragements, la sympathie, nous ont constamment suivis et nous ont été d'un si puissant secours dans cette longue tâche...

Un mot encore de respectueuse et inaltérable reconnaissance pour nos amis de Belgique et de Suisse qui ont daigné nous donner des preuves publiques de leur sympathie, dont nous nous glorifions toujours et qui auront été une de nos plus douces récompenses.

FIN DU JUIF ERRANT.

